

**ROMAIN  
PUÉRTOLAS**



**RE** **VIVVE**  
**L'EMPEREUR!**



**LE DILETTANTE**

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

*La petite fille qui avait avalé un nuage  
grand comme la tour Eiffel, 2015*

*L'extraordinaire voyage du fakir qui était resté coincé  
dans une armoire Ikea, 2013*

Romain Puértolas

REVIVE L'EMPEREUR!



le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture © PUÉRTOLAS Romain  
© le dilettante, 2015  
ISBN 978-2-84263-847-4

*Pour papa, ce génie de la guerre,  
pour maman, cette génie de la fête.*



*Heureusement, il y a Findus... Findus!*  
Publicité des années 80

*Un cœur, c'est un peu comme un gros chapeau.*  
Napoléon Bonaparte



## Napoléon découvre le Coca Light

Le premier mot que prononça Napoléon Bonaparte, à bord du vol Scandinavian Airlines SK0407 qui devait le ramener en France après deux siècles d'absence, fut un mot américain.

– Coca-Cola.

Ce mot n'évoquait encore rien pour lui, si ce n'est l'étrange arabesque dessinée en lettres blanches sur fond rouge qui illustrait cette drôle de gourde cylindrique posée sur la tablette de son voisin. Et alors que l'hôtesse de l'air, une grande blonde saucissonnée dans un uniforme bleu trop étroit pour elle et portant un petit chapeau en forme de boîte de camembert, fouillait dans le tiroir de son chariot, il répéta le mot à voix basse, à la manière d'une incantation, pour essayer d'en capturer toute l'essence et d'imaginer le goût de ce jus noirâtre qui pétillait, dans le gobelet d'à côté, telles les gerbes de poudre explosive qui avaient illuminé la forteresse de la Bastille en ce lointain après-midi du mardi 14 juillet 1789. Il n'avait alors que vingt ans, mais jamais il n'avait oublié.

Coca-Cola.

L'ancien Empereur n'aurait jamais pensé avoir à parler de nouveau anglais un jour, d'abord parce qu'il s'était cru mort et que les morts, jusqu'à preuve du contraire, ne parlaient pas, que ce soit dans la langue de Shakespeare ou dans aucune autre d'ailleurs, ensuite parce qu'il éprouvait à l'égard

de ce peuple aux joues roses et à l'accent pédant une rancœur sans limites que de longues années de guerre puis d'exil avaient eu le temps d'aviver.

– Normal, Zéro, Light, Cherry? Avec ou sans glaçons? Une rondelle de citron? Une olive verte? Un petit parasol? demanda l'hôtesse dans un français plus que correct, avec un grand sourire, alors qu'elle s'inclinait sur ce petit être glabre qui, enfoncé dans son siège, paraissait plus un enfant qu'un adulte.

Et puisque dans sa carrière de grand conquérant, Napoléon avait toujours pris tout ce qu'il y avait à prendre, il demanda un « Coca normal Zéro Light Cherry avec des glaçons, une rondelle de citron, une olive verte et un petit parasol » et attendit qu'on le serve.

Comme à son habitude.

## La pêche miraculeuse

Quinze jours plus tôt, le chalutier norvégien *Usenkbare* (« L'insubmersible ») avait pris dans ses filets, au large des côtes du pays, deux énormes caisses en bois dans lesquelles les pêcheurs avaient, à leur grande surprise, trouvé un homme et un cheval. En trente ans à sillonner la mer de Norvège, ils en avaient ramassé des ordures. Des chaussures orphelines, des parapluies aux baleines cassées, des bidons d'essence vides et des sacs en plastique de supermarchés venus des quatre coins du monde. Des dizaines de sachets que la mer mettrait plusieurs centaines d'années à digérer et que l'on offrait à Mårten, le fils de Gunnfrød, l'épicier du village. Depuis le temps, il s'était mis à les collectionner. La connaissance géographique de l'adolescent se limitait d'ailleurs aux logos des différentes enseignes qu'il épinglait sur les murs de sa chambre. Carrefour, Leclerc, Tesco, Sainsbury's, Corte Inglés, Eroski, Lidl, Neukauf, Conad, Esselunga, Walmart, autant de noms exotiques qui dessinaient sur sa tapisserie à fleurs, et dans son esprit, les contours d'un nouveau continent. Ce tour du monde en quatre-vingts marques aurait été des plus sympathiques s'il n'avait pas entraîné, pour Mårten, quelques fâcheuses conséquences à l'école. Le professeur se rappellerait toute sa vie cet examen où il avait demandé à ses élèves de citer les monuments les plus célèbres des capitales européennes. Sur la copie du fils de l'épicier, la tour Eiffel, Big Ben et la

porte de Brandebourg avaient été remplacés par Monoprix, Waitrose et Lidl.

Un jour, les pêcheurs avaient même remonté la portière d'une Volvo dans leurs filets, un autre, un moteur, puis des pneus, mais jamais assez de pièces pour reconstituer une voiture entière. Cela n'aurait pas été du luxe, la vieille Škoda du commandant Vebjørn Hansen l'avait lâché deux ans auparavant et il ne se déplaçait dorénavant plus qu'à bicyclette.

Oui, ils en avaient ramassé des drôles de trucs, mais jamais au grand jamais, ils n'avaient repêché deux grosses boîtes avec un être humain et un cheval à l'intérieur.

Les quatre Norvégiens, abasourdis par une telle découverte, avaient immédiatement retiré le corps de son cercueil afin de l'examiner de plus près, délaissant sur le moment l'animal, car un cheval n'était qu'un cheval après tout, et celui-ci ne risquait pas de s'enfuir au galop.

L'expression du visage de l'homme était sereine, et si on ne l'avait pas retrouvé prisonnier d'une caisse trouvée à plusieurs dizaines de mètres de profondeur dans les eaux glaciales des côtes islandaises, on aurait pu penser qu'il était plongé dans le plus délicieux des sommeils. À n'en pas douter, ces mêmes eaux glaciales étaient responsables de son admirable état de conservation.

On l'avait étendu sur un matelas de cabillauds. Avec précaution. Plus pour les cabillauds, que l'on vendrait à bon prix au géant français du poisson pané surgelé Findus, que pour le cadavre, dont on ne tirerait aucun bénéfice. À en juger par le nombre de poissons qu'il couvrait, il semblait d'assez petite stature. 1,68 m! avait lancé le commandant du *Usenkbare*, habitué à estimer d'un seul coup d'œil la taille de sa pêche. Les vêtements de l'homme, une grande chemise de couleur écrue tachée de sang bruni par les années, un étrange pantalon et de petites chaussures à boucles, semblaient d'un autre siècle.

Et alors que le commandant avait ordonné à l'un de ses hommes de mettre le cap sur le port, chacun y était allé de sa petite hypothèse. Un Autrichien! avait lancé un pêcheur. Un officier allemand! s'était exclamé un autre. Avant que le patron n'indique, d'un doigt inquisiteur, les cheveux noirs du défunt et sa petite taille.

– Un Méditerranéen. Un Espagnol ou un Italien. Peut-être même un Français.

– Commandant, venez voir! s'était exclamé le troisième pêcheur après s'être frayé un chemin jusqu'à la plus grosse caisse entre les cabillauds qui frétilaient au sol.

Agenouillé à côté du cheval, il passait sa main crevassée sur le doux pelage de la bête. Vebjørn Hansen s'était approché. Il avait examiné la luxueuse selle en velours rouge. Ce n'était pas n'importe qui. Sur la hanse, un « N » était brodé en fils d'or et entouré d'un soleil. Il retrouva la même inscription surmontée d'une couronne marquée au fer rouge sur la cuisse gauche de l'animal. Il ne connaissait que trop bien ce symbole.

– Les gars, si cet homme-là n'est pas Napoléon Bonaparte, j'en mange mon bateau! avait alors annoncé l'homme à la barbe en dodelinant de la tête.

Napoléon? Les autres marins avaient regardé leur chef avec de grands yeux de merlans frits, bouche bée, mais ils connaissaient la passion qui habitait ce vieux loup de mer pour l'Histoire de France.

– Vous voulez dire *le* Napoléon?

– Il y en a pas trente-six que je sache!

Effectivement, la France n'en avait connu que quatre.

Une fois au port, ils avaient déchargé en douce leur précieuse cargaison. Voilà comment l'Empereur et sa fidèle monture, Le Vizir, avaient fini dans la chambre froide de l'entreprise Hansen og Sønn, au beau milieu des cabillauds destinés à garnir les étagères des supermarchés français dans

leur petit emballage en carton recyclable. Selon le commandant, les deux corps devaient s'acclimater lentement à la nouvelle température qui, bien que basse pour tout individu non rompu au climat norvégien, et extrêmement basse pour un Corse, n'en demeurait pas moins élevée par rapport à la température à laquelle ils s'étaient maintenus jusque-là. Pendant deux semaines, le Français et son cheval s'étaient donc décongelés, dans le frigo, à l'abri des regards indiscrets et sous ceux, protecteurs, de Vebjørn et de son fils.

Personne n'eût survécu à de tels changements de température. Personne excepté Napoléon, qui en avait vu d'autres. Après tout, qu'était un réfrigérateur à côté de la Bérézina en plein hiver ?

## Ce que l'on sait de Napoléon

– Je résume, vous voulez un Coca normal Zéro Light Cherry avec des glaçons, une rondelle de citron, une olive verte et un petit parasol, répéta l'hôtesse de l'air. C'est bien ça?

Napoléon acquiesça et elle éclata d'un rire cristallin.

– Vous êtes ambitieux, ou juste indécis? demanda-t-elle sur le ton de la plaisanterie.

Le commandant de chalutier Vebjørn Hansen, l'homme à la barbe blonde bien fournie assis à la gauche de l'Empereur des Français, posa aussitôt sa main sur le bras de son voisin pour l'empêcher d'en dire plus et l'excusa auprès de la jeune femme en arguant qu'il s'agissait là de son premier voyage en avion.

– Ne vous inquiétez pas, répliqua-t-elle, avec ce sourire qui ne la quittait jamais, j'ai l'habitude.

Puis elle versa un Coca Light à celui qu'elle prenait pour un enfant sur les instructions de celui qu'elle prenait pour son père.

– Guillotine!

Napoléon était un homme d'action qui n'aimait pas les longues phrases, mais parlait vite et juste.

– Pardon?

– Ne posez plus jamais la main sur moi, somma l'Empereur au pêcheur norvégien lorsque la femme se fut éloignée, laissant une traînée de parfum bon marché à dix rangées à

la ronde, sans quoi je donne l'ordre de vous guillotiner sur-le-champ !

– Je suis désolé, Sire, mais j'ai pas eu le choix, se justifia l'homme dans un français appris au Havre que venait colorer une pointe d'accent scandinave, à moins que ce ne soit le contraire. Y a des choses dont vous comprenez pas encore le fonctionnement, et votre menace de guillotine en cette ère de socialisme bien-pensant en est la preuve. Dans votre pays, je crois qu'elle fonctionne plus depuis les années 70.

– 1870 ?

– 1970, corrigea le marin. Une gaffe de votre part pourrait nous coûter cher. Voilà pourquoi je vous demanderais de parler le moins possible aux inconnus à l'avenir. Dois-je vous rappeler que nous voyageons incognito et qu'il vous faut vous comporter comme un homme moderne ? Quelques heures seulement, le temps que vous arriviez en Corse. Après, vous prendrez une seconde retraite bien méritée, loin de ce monde et à l'abri des curieux, et vous ferez ce qui vous chante.

Les mots du pêcheur résonnèrent dans l'esprit de Napoléon. Non, ce n'était pas la peine de le lui remémorer. Ce siècle n'était pas le sien. Il n'avait pas oublié. Comment aurait-il pu, d'ailleurs ? Tout ce qui lui était arrivé au cours de ces dernières vingt-quatre heures relevait du surnaturel. Il avait ouvert les yeux et s'était découvert étendu sur un étal de poissonnier, dans une chambre froide. Il revit ce fou à barbe qui, penché au-dessus de lui, avait lancé un « Bienvenue au XXI<sup>e</sup> siècle ! » dans un français approximatif, avec un air enjoué. Il fallait avoir le cœur bien accroché pour entendre un truc pareil, surtout si la dernière fois que vous aviez jeté un coup d'œil à l'almanach des postes et à ses jolies petites gravures dorées, il ne marquait encore que 1821.

Napoléon avait tout de suite reconnu en Hansen un Scandinave. Rien à voir avec ces hommes qu'il côtoyait

sur l'île britannique où on l'avait envoyé finir ses jours. Ces hommes à la peau rose qui cuisaient comme des crevettes au moindre rayon de soleil et dont les cheveux et la barbe ressemblaient plus à une assiette de carottes râpées qu'à des cheveux et une barbe. Ceux des Nordiques ressemblaient plus à des nouilles italiennes cuites al dente.

– Le <sup>xxi</sup>e siècle? avait répété l'Empereur sans trop savoir comment prendre la nouvelle.

– Je sais, Votre Majesté, cela doit faire un choc. Pour nous aussi, vous savez. Qui m'aurait dit qu'un jour, je pêcherais Napoléon I<sup>er</sup> dans mes filets! À propos, désolé pour mon français, il est un peu oxydé.

– Que devrais-je dire du mien, alors!

Réalisant qu'il était nu comme un ver, le Corse avait aussitôt recouvert ses parties intimes de ses deux mains.

– Oh, y a plus rien à cacher, avait dit le pêcheur en prenant un air désolé.

– Je vous demande pardon?

Toujours en position couchée, le Français avait relevé la tête, maintenant un instant son menton collé à sa poitrine, et avait écarté ses doigts, lentement. Là où il s'attendait à voir un membre viril, il n'avait aperçu qu'une jungle de poils touffue désespérément vide.

– Je suis désolé de vous apprendre que vous êtes plus propriétaire de votre pénis depuis votre autopsie de 1821. Après ça, votre sexe a été exposé dans un musée, puis acheté aux enchères par un urologue américain du New Jersey pour 3 000 dollars. On peut dire qu'il en a fait du chemin!

Une lueur de frayeur était passée dans les yeux de Napoléon.

– Je ne comprends point.

– À votre mort, enfin, quand vous êtes tombé dans le coma, parce que vous êtes pas mort en fait, vous l'avez bien compris, non?

– Je pense, oui.

– C’est pas parce qu’on décongèle des bâtonnets de cabillaud qu’ils reviennent à la vie. Heureusement d’ailleurs. Imaginez, la revanche des poissons panés qui voudraient reconquérir la planète. *La Guerre des Mondes* version Findus, avec Tom Cruise dans le rôle de l’exterminateur de cabillauds géants mangeurs d’hommes. L’horreur! Bref, je divague là. À votre soi-disant mort, donc, votre membre a soigneusement été découpé par le chirurgien Francesco Antommarchi, à qui vous aviez confié la délicate mission de l’autopsie de votre dépouille, sous les ordres du prêtre qui avait réalisé votre extrême-onction.

– Ce fumier de Vignali! Mais pourquoi m’avoir coupé la...?

– À ce qu’il paraît, vous vous aimiez pas. Et votre réaction me conforte dans ce sentiment.

– Le mot est faible. Mais de là à...

– Une manière comme une autre de se venger, et de se faire un peu d’argent sur votre dos, enfin sur votre... Même s’il l’a finalement pas vendu. Votre membre est resté dans sa famille pendant plusieurs générations. Puis il est passé de main en main, si vous me permettez l’expression. Entre autres, dans celles d’un certain Rosenbach, en 1924, un libraire américain qui l’a cédé plus tard au French Arts Museum de New York. C’est là que l’a acheté le Dr Lattimer, en 1999, pour satisfaire sa lubie.

– Sa lubie?

– On parle de l’une des plus grandes collections privées de trophées militaires et civils. Des dessins réalisés par Hitler, des pistolets de la Seconde Guerre mondiale, le col de chemise taché de sang que portait le président Lincoln le soir où il a été assassiné. Et puis votre pénis, qu’il conservait, à ce qu’il paraît, dans une boîte à biscuits sous son lit.

Napoléon n'avait aucune idée de qui pouvaient bien être cet Hitler et ce Lincoln, et encore moins cette Seconde Guerre mondiale (on ne l'avait même pas mis au courant de la première), mais il savait parfaitement ce qu'était une boîte à biscuits, et l'idée que son sexe ait pu finir là-dedans ne l'enchantait guère. Il décida de passer outre car depuis, son membre viril, voyageant de ventes aux enchères en musées, semblait être devenu objet de culte et de prestige.

– Enfin, vous emballez pas quand même, vous êtes célèbre pour avoir un petit pénis! avait repris le commandant de chalutier Vebjørn Hansen, avec le tact d'un commandant de chalutier norvégien. On a même dit que c'était très intéressant, d'un point de vue psychanalytique, de voir qu'un homme qui avait accompli d'aussi grandes choses puisse avoir un sexe aussi... discret. Freud en a établi les bases d'une théorie qui a fait le tour du monde.

Napoléon ne sut que répondre. Il se contenta de planter ses ongles dans l'accoudoir de son siège.

– Pensez bien que je suis navré de vous déballer tout ça d'une seule traite, mais je crois qu'il est de mon devoir que vous sachiez ce que mes contemporains connaissent de vous avant que vous l'appreniez sur Google.

– Sur quoi?

– Google, Internet, quoi. C'est une espèce de grande encyclopédie du savoir humain.

– Comme celle de Diderot et d'Alembert? C'est intéressant, vous savez plus de choses sur moi que je n'en sais moi-même. À vous entendre parler, on aurait du mal à croire que vous n'êtes qu'un vulgaire pêcheur du fin fond de la Norvège.

L'homme accusa le coup.

– N'empêche que je suis incollable sur l'Histoire de France, se défendit-il, et donc sur vous. Pendant la guerre, mon père a travaillé un temps dans la marine française, j'en

ai développé un goût certain pour les batailles navales de votre pays.

L'Empereur frémit en pensant que tout ce que cet homme savait de lui n'était qu'échecs, de la bataille de Trafalgar à celle du Cap-Vert en passant par l'île d'Aix et Aboukir. Sur l'eau, Napoléon, c'était seize défaites et deux victoires. Un palmarès plus digne de l'Olympique de Marseille que d'un génie de la guerre.

– Et puis, maintenant, il suffit de taper votre nom sur Wikipédia pour tout savoir de vous.

– Voilà donc tout ce que le peuple français a retenu de moi? dit le décongelé, pensif. Un zéro de la bataille navale affublé d'un micropénis...

– Oh, non! N'ayez crainte, on a beaucoup parlé de vos hémorroïdes aussi. Je plaisante. Vos exploits militaires ont fait le tour du monde. On se souvient de vous comme un homme brillant, un fin tacticien, un des plus grands généraux français. Dans votre pays, ils vous doivent des centaines de réformes, de nouvelles lois, l'un des meilleurs systèmes éducatifs du monde. Les lycées, le baccalauréat, la Légion d'honneur, la Banque de France, tout ça, c'est vous. Vous avez fasciné tous les peuples et été une source d'inspiration spirituelle pour de nombreux chefs d'État. On vous prend même pour modèle dans les séminaires d'entreprises, maintenant. On parle de vous entre deux citations de Paulo Coelho et Sun Tzu pour motiver les employés. De McDonald's à IBM. Non vraiment, vous formalisez pas pour... enfin, pour...

Hansen indiquait de son doigt l'entrejambe de Napoléon.

– ... Pour si peu... Vous savez, y en a même qui paient pour ça. Surtout les Brésiliens. Et puis de toute façon, vous en aurez plus besoin pour votre retraite au soleil. La Corse vous attend. Pensez au farniente, aux soirées pétanque, à la charcuterie.

les quatre ans. Charlotte lui avait dit que la crème de jour Barbara Gould n'arrêterait jamais le passage des années sur lui. Que nous étions tous condamnés à vieillir et que c'était beau de le faire ensemble. Alors, il avait demandé à son ami médecin de lui ôter quelques rides du front et de tirer un petit peu les joues. Juste assez pour qu'il retrouve une apparence de jeunesse et que Charlotte et lui soient plus raccord.

On ne savait jamais ce qui nous attendait au fond. Il fallait profiter du moment présent. Et pourquoi ne pas faire un tout petit Corse ensemble aussi? La folie paternelle lui était revenue, comme à l'époque. Son petit aigle pourrait à présent vivre dans un monde meilleur. Ce monde n'était peut-être pas parfait, mais, au moins, il ne risquerait plus de se faire tuer pour un dessin. Qui sait? Peut-être un jour irait-il même en vacances dans l'un de ces charmants camps islamiques. Ils l'appelleraient Findus, Findus Bonaparte, en l'honneur du marin norvégien qui lui avait offert cette seconde chance. Et puis, Findus, ça avait une petite consonance latine qui n'était pas pour lui déplaire. L'Empire romain avait toujours été une référence pour lui. Findus Buonaparte, ça en jetait, tout de même! Avec un nom pareil, il briserait une fois pour toutes la malédiction des noms à la con de ses descendants.

– Profitons du moment présent, dit l'Empereur en lançant un petit regard coquin sur son entrejambe. Je suis maintenant un homme entier...

La jeune femme esquissa un sourire complice.

– Pour moi, tu as toujours été un homme entier.

Napoléon ne s'était pas trompé lorsqu'il avait annoncé au professeur Bartoli que ce ne serait pas un problème de récupérer son sexe. La fille du Dr Lattimer était même partie chercher la boîte à biscuits en courant, tout excitée qu'elle était de pouvoir enfin se débarrasser de ce qu'elle appelait « ce vieux machin riquiqui » qui ne lui avait jamais servi,

même pendant ses longues périodes de solitude. Elle n'avait rien demandé en échange.

En voyant l'engin, une fois arrivés à la clinique d'Ajaccio, le professeur Bartoli avait aussitôt proposé de greffer à l'Empereur le sexe d'un DJ jamaïcain récemment débarqué sur l'Île de Beauté et ayant trouvé la mort électrocuté après avoir tenu à animer sa soirée les mains sur ses platines et les pieds dans l'eau, dans une calanque de Piana. Mais Napoléon avait préféré son pénis. Il ne voulait pas bander avec le sexe d'un autre. 2,62 centimètres, c'était peu, mais c'était les siens. 4 cm au garde-à-vous. Charlotte aimait dire « garde-à-vous » à son soldat. Et l'Empereur aimait qu'elle le lui ordonne.

Et en parlant de garde-à-vous, il avait envie de remettre ça, là, maintenant, tout de suite. Il sentit monter en lui le désir d'êtreindre Charlotte et de la rendre sienne. Charlotte, c'était toutes ses victoires. Il s'approcha d'elle. En amour comme à la guerre, pour en finir, il fallait se voir de près.

Il l'embrassa, avec passion, puis lui fit signe d'attendre.

Il sortit alors de sa poche une petite dragée bleue en forme de losange et l'avala avec une gorgée de Coca-Cola Light.

– Cette époque est vraiment formidable, dit Napoléon avant de s'avachir sur son transat.

Le Viagra allait bientôt agir.